

CATHERINE ERRE, HÔTESSE AU GRAND CŒUR

Le « Grand Café » des années 50

(Yves Duchâteau avec le concours de D.A. Vargas et les témoignages d'André Bosch, Marie-des-Neiges Julia, Michel Brigand)

Le « **Grand Café** » occupe depuis le début du siècle dernier une place éminente dans le cadre de vie de la ville comme dans son histoire. Derrière ses hautes baies d'aspect mauresque ou aux tables de sa vaste terrasse, à l'ombre des platanes de la passejada, se sont succédé des générations de cérétans et d'artistes. L'accueil chaleureux de Michel Justaffré, le propriétaire des lieux, et de Michel Aribaud, le débonnaire et chaleureux négociant en vins qui habitait juste au-dessus – le café, à l'époque, occupait aussi le rez-de-chaussée du n°20, l'actuel magasin d'antiquités – ne comptera sans doute pas pour rien dans la décision que prendront **Déodat de Séverac**, **Manolo Hugué** et **Frank Burty Haviland** de s'établir à Céret en 1911. A cette terrasse les cérétans verront **Picasso** dessiner sur tous les supports s'offrant à lui, **Max Jacob** faire le pitre ou donner des horoscopes fantaisistes, **Braque** jouer de l'accordéon. Après la lugubre période des années de guerre où tout étranger semblait suspect – ce qui explique pour une part le départ de **Manolo** pour Barcelone puis dans sa paisible retraite d'Arenys de Munt – on verra à la terrasse, solitaire devant son Picon-grenadine, l'étrange et inquiétant **Soutine**, ou le jeune **André Masson** aux yeux de braise, en longues conversations avec **Pierre Camo** et **Manolo**, revenu en 1919 de sa retraite outre-Pyrénées...

Pendant de très longues années, le « Grand Café » sera le lieu de rencontre privilégié de tous les artistes avant qu'une période d'assoupissement conduise les cérétans à oublier les riches heures passées. Il faudra attendre 1947 pour que le « Grand Café » retrouve tout son éclat dans la vie artistique de Céret avec l'achat par Catherine et Philippe Erre du fonds à la famille Parent. André Bonnes, le notaire qui avait conseillé le couple, ne se doutait pas à quel point sa proposition était judicieuse.

S'installait à Céret un couple que la vie n'avait pas épargné et qui saurait apporter aide et réconfort à ceux qui traversaient à leur tour des moments difficiles.

Catherine Bassols est née le 7 décembre 1909 à Ripoll, alors que la neige avait retenu là sa mère venue apporter son aide au propre accouchement de sa belle-sœur. Cette Pratéenne n'avait donc pas hésité à affronter les rigueurs de l'hiver et le rude chemin que bien des exilés emprunteront, trente années plus tard, lors de la Retirada. Catherine héritera de la force de caractère et du sens du devoir de sa mère, fille de Prats qui avait épousé un mulétier venu de Ripoll chercher meilleur sort en Vallespir. La famille Bassols s'installera ensuite définitivement à Amélie les Bains où Catherine épousera André Bosch, un Amélien, fils également d'un Catalan du Sud, contraint de quitter Santa Colome de Farners et l'Espagne à la suite d'une algarade avec un sous-officier pendant son service militaire. De cette union naîtra le 8 juin 1933 un fils qui portera le prénom de son père ; André Bosch, à qui nous devons l'essentiel des éléments de ce récit, sera témoin et acteur des brillantes années du « Grand Café » et il continue à participer à la vie culturelle et musicale de Céret. Mais il aura à traverser avec sa mère des moments bien difficiles avant son installation à Céret.

A la déclaration de la guerre, André Bosch s'engage dans les Corps Francs et ne reviendra pas : il est tué le 6 juin 1940 sur le front de la Somme. Veuve de guerre, Catherine essaie de vivre de son métier de couturière, mais la clientèle est rare en ces temps difficiles et aucune aide n'est à espérer du côté familial. Le terrible aiguat d'octobre a tout emporté et on ne reçoit aucune indemnité puisque le chef de famille a conservé la nationalité espagnole : c'est la ruine. Quelques travaux de secrétariat à l'hôpital militaire et un engagement éprouvant

à la clinique « Al Sola », perdue dans la montagne de Montbolo et qu'il faut gagner chaque jour à pied, permettent de survivre mais pas d'adoucir la détresse dans laquelle la plonge la mort de sa fille âgée de quelques semaines et la crainte de perdre aussi son fils André qu'une crise aiguë de rhumatisme articulaire menace d'emporter.

Engagée comme femme de chambre, fin 1941, à l'Hôtel des Mimosas, son sérieux et son dynamisme lui ouvrent l'espoir d'un destin meilleur : les propriétaires lui proposent la gérance de l'établissement. Sa mère en cuisine et André assurant le service du haut de ses huit ans, voilà de quoi répondre aux besoins d'une clientèle réduite à quatre ou cinq pensionnaires, pénurie oblige. Mais l'hôtel est réquisitionné par les Allemands qui occupent huit chambres sur quatorze et vivent en parfaite autarcie avec cuisinier et victuailles abondantes. L'habile Catherine parviendra à atténuer la rigueur de la situation en obtenant quelques miettes : du beurre à cette époque, ça n'avait pas de prix ! La Libération ne rend pas la vie plus facile, d'autant que Catherine apprend la vente de l'hôtel. Le nouveau propriétaire vient un jour prendre un repas avec son épouse. C'est le fils d'un épicier du Perthus espagnol, Philippe Erre, qui, satisfait de ce qu'il constate, confirme Catherine dans sa gérance. Quelque temps après, Philippe Erre reviendra, seul, à moto ; il est en fuite pour échapper à un haut responsable franquiste de la Guardia Civil et à une arrestation certaine. Il s'installe donc à l'Hôtel des Mimosas et de son union avec Catherine (union officialisée après son divorce) naîtront trois enfants : Monique, Marie-des-Neiges et Daniel.

C'est une famille de huit personnes : Catherine, Philippe et leurs trois enfants, ainsi que le fils aîné de Philippe, Jean Erre, André Bosch et sa grand-mère paternelle) qui prend possession de ce bel établissement dont l'élégance fait oublier l'exiguïté des appartements privés. Et l'affabilité, le goût du contact, le sens du commerce de ce couple dynamique redonnent vie au « Grand Café ». On s'y réunit de nouveau pour boire mais aussi pour déguster la cuisine familiale élaborée sous les yeux de la clientèle. Et la table est ouverte à tous ceux qui veulent manger, tous sont accueillis comme des clients fortunés ; comme chez la « Jeanne » chantée par Brassens, l'auberge de Catherine *est ouverte aux gens sans feu ni lieu* et les artistes, peut-être plus que les autres, savent qu'ils trouveront toujours là couvert et affection. **Bonacase, Riberat, Sprengholz, Peter Weis, Felip Vila** et bien d'autres seront des habitués, comme **Frank Burty Haviland**.

Revenu ruiné à Céret et logeant dans le casot de Michel Sageloly, Frank Burty était devenu un familier des lieux, apprenant même le dessin à André, comme le fera aussi Felip VILA avec Marie-des-Neiges. L'un et l'autre gardent le souvenir d'un homme de grande classe, dont la fierté lui faisait refuser souvent une invitation à passer à table alors qu'il était dans le plus grand dénuement. Seule l'ouïllade parvenait à le faire céder tant il en raffolait. Catherine sentait sa misère et s'en désolait. Elle crut bien faire, le voyant malade, de prendre contact avec sa famille installée en Cerdagne ; humilié, Frank déchira avec rage le billet qu'on lui avait envoyé.

Pour « ses » peintres, la bonne hôtesse eut aussi l'idée de proposer un lieu d'exposition ; à l'étage fut aménagé un espace réservé à leurs œuvres, première galerie céretane à l'époque où s'ouvrait le Musée. Elle prenait ainsi le relais, dans un espace mieux adapté, de Michel Sageloly qui, juste à côté, dans la vitrine de sa quincaillerie, avait permis à **Pierre Brune** et à **Pinkus Krémègne** de présenter leurs œuvres aux Cérétans. Les peintres ne furent pas ingrats et manifestèrent leur reconnaissance, à l'instigation de **Felip Vila**, en faisant graver une plaque portant les noms de tous ceux qui avaient bénéficié des bienfaits de Catherine Erre avec l'approbation de son époux.

Plus éloquent encore que cet hommage est le témoignage de **Michel Brigand**, peintre sculpteur et graveur bien connu de tous aujourd'hui, qui est arrivé à Céret tout juste sorti de l'Ecole des Beaux Arts de Bourges en 1954, sur les conseils de son professeur de sculpture, le

Thurinois Marcel Gili. Il n'a pas un sou en poche, hébergé à son tour dans le casot de Michel Sagéloly, quand il s'assied un beau matin à la terrasse du « Grand Café » et commande un café, seule dépense qu'il puisse s'autoriser. Le café arrive accompagné de deux superbes croissants fleurant bon le fournil que Catherine Erre dépose devant le jeune homme surpris ; et pour calmer l'inquiétude du peintre mettant la main à la poche d'un air hésitant, elle lui dit, avec un large sourire : *mangez donc, à votre âge on a bon appétit*. Et elle s'en retourne pour revenir peu après avec deux nouveaux croissants :

- *Mais, madame, je ne pourrai pas payer tout ça !*
- *Il ne s'agit pas de payer mais de manger. Et revenez tous les matins.*

Et bien souvent, ce n'était pas seulement le café-crème du matin qui était offert au jeune artiste. Quand elle le voyait passer sur le boulevard, Catherine l'interpellait : *Michel, venez prendre la soupe*.

Pour Michel Brigand, le « Grand Café » tenu par Philippe et Catherine Erre, c'était vraiment « la maison du Bon Dieu » et c'est à eux qu'il doit, pour une bonne part, sa décision de vivre à Céret. Et dix ans plus tard, après la guerre d'Algérie, alors que les Erre allaient abandonner leur activité, Brigand bénéficia encore des largesses de la bonne hôtesse. Logeant avec sa jeune épouse à l'hôtel Garreta, il n'était guère plus à l'aise qu'auparavant. Alors Catherine Erre organise une exposition de ses œuvres, prend à sa charge tous les frais et laisse au jeune peintre l'intégralité de la vente de ses œuvres. Si l'on ajoute que c'est l'entrepreneur Paul Tibaut qui acquitta tous les frais d'hôtel et que madame Garreta consacra une bonne partie de son temps à soigner bénévolement la jeune madame Brigand, on devra reconnaître qu'il fut un temps où Céret savait accueillir les artistes.

De ces années d'adolescence dans l'atmosphère chaleureuse du « Grand Café » Jean Erre et André Bosch gardent un souvenir ému. Jeunes musiciens l'un et l'autre (Jean joue encore dans les coblas et André est l'organiste titulaire des Grandes Orgues de Céret), ils n'ont pas oublié les soirées de chants et de rires avec **Pere Guisset** et tous les acteurs du groupe artistique de l'époque, le GAFAC, dont les répétitions se terminaient fort tard dans la salle à manger située à l'arrière du café où trônait le piano. Comme leurs aînés, les trois plus jeunes, Monique, Marie-des-Neiges et Daniel, aideront aussi leurs parents au Café et leur sensibilité sera fortement modelée par la fréquentation quotidienne des artistes, si présents dans la vie familiale. Ainsi auront-ils le privilège d'avoir assisté au plus célèbre moment de l'histoire de l'établissement. Le 20 septembre 1953, jour de la Saint-Ferréol, Pablo Picasso répond à l'invitation de la section locale du P.C.F. et, à l'heure de l'apéritif, il monte à la salle du premier étage et dessine sur une petite table, en quelques secondes, la sardane d'où s'envole la colombe de la paix ; il a, pour ce faire, emprunté le matériel de dessin du jeune André.

Ont-ils assisté également à la scène qu'aimait raconter Paul Guitard, frère du maire de l'époque et journaliste, notamment au journal « L'Humanité » ? En grande conversation avec un ami à propos d'une jeune personne dont le peintre voulait avoir des nouvelles et sa description ne suffisant pas à faire comprendre de qui il s'agissait, Picasso croqua un visage en quelques traits sur le marbre blanc de la table, face à son interlocuteur qui l'identifia aussitôt. Signé ou pas, le croquis disparut grâce à la poudre « Nab » que le garçon consciencieux emprunta aux cuisines pour redonner au marbre sa blancheur d'origine.

Il ne reste rien, au « Grand Café », de ce passé glorieux. C'est dans les salons de l'Hôtel **des Arcades** et aux murs du café « **Le Pablo** » qu'il faut chercher l'illustration du passé pictural de la ville ; grâce soit rendue aux **frères Astrou** !